
Filmer l'utopie ?

Retour sur Allers-retours à la terre

Filming Utopia? A Return to Back and Forth to the Land

Éric Wittersheim



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/11510>

DOI : 10.4000/etudesrurales.11510

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2017

Pagination : 91-110

ISBN : 978-2-7132-2699-1

Référence électronique

Éric Wittersheim, « Filmer l'utopie ? », *Études rurales* [En ligne], 199 | 2017, mis en ligne le 30 juin 2019, consulté le 10 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/11510> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.11510

© Tous droits réservés

RETOUR

SUR ALLERS-RETOURS À LA TERRE

CET ARTICLE REVIENT sur un documentaire que j'ai coréalisé il y a vingt ans, *Allers-retours à la terre*¹, consacré à plusieurs familles de néo-ruraux installées alors depuis deux décennies dans la Creuse. Pendant environ deux ans, cette enquête filmique a observé ces familles et leurs enfants, dont la plupart ont alors provisoirement déménagé en ville pour y poursuivre des études supérieures. Le film qui en a été tiré porte sur la question de la transmission au sein de ce phénomène néo-rural, à travers les trajectoires sociales de ces enfants qui accédaient alors à l'âge adulte. Il dresse un état des lieux de ce mouvement, vingt ans après son apparition. Que pouvait nous apprendre une enquête menée, à partir des parcours des enfants, sur ce mouvement toujours associé à quelques clichés historiques sans grand rapport avec sa réalité actuelle ? Aujourd'hui, de nouveau vingt ans après (le film est sorti en 1997), il s'agit dans ce texte d'opérer un retour sur ce film et sur l'enquête qui l'a nourri, et de reconsidérer le legs idéologique de cette utopie post-Mai-68, guidé par les propositions stimulantes du concept de « revisite ethnographique » [Burawoy 2010]. Cette revisite

du terrain, bien que menée de manière informelle et étalée sur de nombreuses années, s'est accélérée entre 2013 et 2014, du fait d'un contexte nouveau. En effet, longtemps perçus comme des marginaux, parfois stigmatisés dans leur nouveau lieu de résidence, les néo-ruraux ont peu à peu rattrapé la population locale dans cette partie du Limousin, tant sur le plan démographique que sur celui des luttes de pouvoir entre les « Creusois de souche » (comme ils les dénomment) et eux. Ils les ont parfois dépassés au sein de certains domaines où les logiques de pouvoir sont peut-être moins directes (la culture, l'école, l'alimentation, le rapport à l'environnement) où se jouent des luttes d'influence pour imposer des façons de faire, de dire, et de voir le monde.

Ce retour sur le terrain a donc été aussi pour moi, en quelque sorte, un « retour sur terre ». Il m'a conduit à réexaminer des questions peu abordées dans le film. La première concerne les relations des néo-ruraux avec les ruraux, qui avaient été abordées dans le film par le biais d'interactions individuelles – illustrées par quelques dialogues cinglants – mais non dans le cadre d'une réflexion politique plus globale. La seconde traite des rapports de genre, et en particulier de la place des femmes dans un monde néo-rural qui prétendait rompre avec toute forme de patriarcat. Nous avons ainsi l'occasion de revenir sur l'histoire de ce film, en insistant sur le contexte

1. Documentaire réalisé et produit en collaboration avec le caméraman David Quesemand (1997, 52 mn). Prise de son : Michael Friederich ; montage : Cécile Kielar (<<https://www.youtube.com/watch?v=1bJeg5IP8Ec&t=22s>>).

de l'enquête initiale et ainsi d'approfondir ces deux questions, en s'appuyant sur plusieurs revisites du premier terrain effectuées notamment en 2013 et en 2014.

De l'enquête ethnographique au film

Des nombreuses utopies apparues en France dans la période de l'après Mai-68, le mouvement connu sous le nom de « retour à la terre » demeure l'un des plus emblématiques. L'idée de « retour » à la terre est beaucoup plus ancienne que la révolte étudiante, mais elle lui a donné un élan nouveau, en la dissociant des formes conservatrices qui avaient jusque-là motivé le rejet de la civilisation urbaine moderne [Cornu et Mayaud 2008]. En lieu et place des discours agrariens et réactionnaires qui prospéraient, quelques décennies auparavant, parmi les catholiques traditionalistes et les chantres de la révolution nationale pétainiste, des mots d'ordre libérateurs ont complètement redéfini ce projet de retour autour d'un programme jouisseur fait de liberté, de rejet du travail et de critique des logiques pécuniaires et individualistes de la ville. Le mouvement néo-rural constitue d'ailleurs l'un des prolongements durables et concrets des propositions formulées dans la foulée des événements de Mai-68 [Rouvière 2016].

Appartenant moi-même à la génération suivante², j'ai souhaité conduire une enquête qui ne se focaliserait pas sur les néo-ruraux eux-mêmes, mais sur leurs enfants. Cela s'est imposé pour trois raisons. L'idée de partir du présent, par l'entremise des enfants, pour remonter à la source de ce mouvement est un moyen efficace de déjouer les écueils de la

reconstruction biographique et la réification de ce phénomène social et idéologique. Ensuite, la question de la transmission familiale est un moyen de cerner, au-delà des discours idéalistes tenus par les acteurs eux-mêmes, l'héritage concret et la pérennité de ce mouvement. Enfin, mes liens amicaux avec certains de ces enfants de néo-ruraux, ont facilité l'entrée sur le terrain. Rapidement, un projet de film autour de cette enquête a émergé de discussions avec David Quesemand, un jeune cameraman diplômé de l'Insas (Institut supérieur des arts du spectacle, Bruxelles).

Allers-retours à la terre a reçu à sa sortie un écho inattendu : primé dans un festival organisé par le CNRS³, il est ensuite diffusé à deux reprises par la télévision en 2000⁴. J'ai eu depuis l'occasion de le présenter plusieurs fois dans le milieu académique et lors de projections publiques dans le monde rural. Cependant, en dehors d'un travail universitaire non publié⁵, je n'ai jamais écrit ni communiqué sur la question des néo-ruraux.

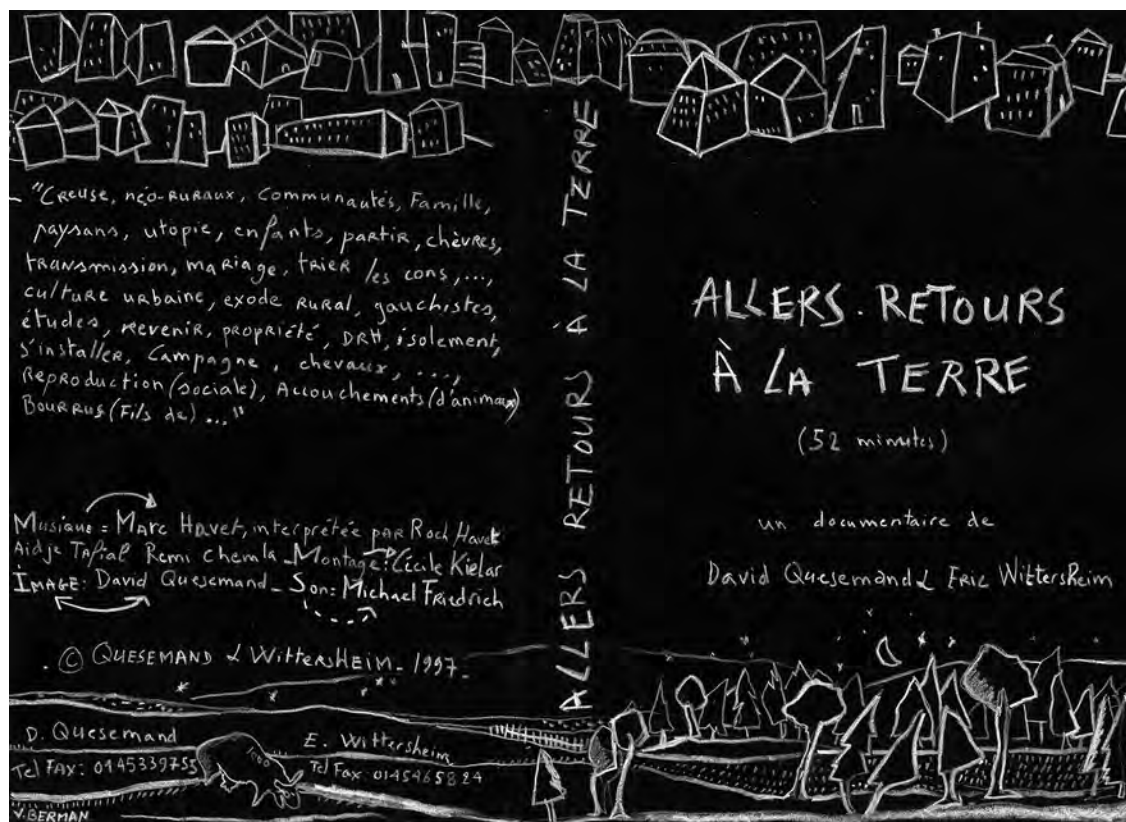
L'enquête que j'ai menée en 1994 et en 1995 auprès de plusieurs familles installées

2. Nous avons, David Quesemand le coréalisateur, Michael Friedrich l'ingénieur du son et moi-même, environ 25 ans au moment du tournage.

3. Prix du jury au Festival du film scientifique du CNRS de Nancy en 1997.

4. Il est d'abord diffusé le 13 mars par la chaîne documentaire Planète, puis le 1^{er} juin par Arte dans le cadre d'une soirée *Thema*, intitulée « Rêves de campagne ».

5. *Fils de bourrus. Les enfants de néo-ruraux ne veulent pas perdre leur vie à la gagner*, mémoire secondaire de diplôme d'études approfondies en sciences sociales ENS-EHESS, 1996.



Maquette originale de la jaquette de la cassette VHS du film *Allers-retours à la terre*.
(Crédit : Dessin réalisé par V. Berman)

dans le Limousin depuis le début ou le milieu des années 1970. Vingt ans après, que restait-il de ce mouvement néo-rural ? Comment cet héritage se traduit-il dans la vie des enfants de ceux qui ont quitté la ville pour « retourner » à la terre ? Partis pour la plupart à Paris pour leurs études ou travailler, les enfants des « néos » se trouvent, à l'époque, face à un choix : rester en ville ou revenir s'installer à la campagne. Par cette interrogation, le film cherche à appréhender la pérennité de ce mouvement. Je suis pourtant conscient⁶, dès le début, de l'ambiguïté de la position des enfants de néo-ruraux. Dans un contexte familial marqué par la rupture qu'ont déclenchée leurs parents, une attente forte se constitue autour d'eux, que le sujet de notre enquête ne fait qu'accentuer. Se pose en effet la question de savoir ce que signifie, pour eux, faire « comme » leurs parents ? La fidélité à ce mode de vie néo-rural qu'ils revendiquent et s'approprient devrait les conduire à demeurer à la campagne pour y vivre. Mais un tel projet ne relèverait alors plus de l'utopie : il serait au contraire dans la continuité directe de l'héritage de leurs parents. On pourrait tout aussi bien considérer que la continuité et une forme de fidélité à leurs parents seraient au contraire de provoquer, comme eux, une nouvelle rupture générationnelle et de repartir vivre en ville. La question de la transmission, bien qu'elle soit principalement traitée à partir des « néos » et de leurs enfants (et non des parents des néos, exclus de fait de l'enquête par le discours tout en ruptures de nos personnages), constitue donc ici un thème ambivalent et paradoxal.

L'héritage néorural : la transmission de l'utopie

En partant vivre à la campagne, leurs parents n'ont pas seulement quitté la ville ; ils ont tourné aussi le dos, du moins le pensaient-ils, à la société de consommation, à l'aliénation du travail salarié, au poids des traditions et de l'attente de leur famille [Léger et Hervieu 1979]. Ils pensent ainsi échapper à une société de contrôle familial, policier, administratif, étatique, comme le souligne un des protagonistes du film, ancien établi⁷ dans une usine de La Courneuve au début des années 1970 :

À l'époque, c'était sale période à Paris...
des contrôles policiers tout le temps...
Un jour on a même été braqués par des
flics, rue de la Fontaine-au-Roi, je m'en
souviens très bien... et puis il y a notre
première fille qui est née, et tout à
coup, Paris devenait moins intéressant
(G., extrait d'*Allers-retours à la terre*).⁸

Lorsque nous avons tourné le film, la plupart des enfants de néo-ruraux se trouvaient à un âge charnière, entre 20 et 25 ans [Van de Velde 2015]. Comme le dit un personnage du

6. Le texte passe allègrement du « nous » au « je ». Le « nous » désigne les idées ou les propositions que j'ai formulées alors avec le coréalisateur du film, David Quesemand, et le « je » pour des idées qui me sont propres. Je suis cependant seul responsable des propos contenus dans le présent article.

7. Un établi était à la fin des années 1960, un ou une jeune maoïste, qui se faisait embaucher comme ouvrier dans une usine pour « servir le peuple », comme le raconte Robert Linhart dans *L'Établi* (1978, Minit).

8. Lorsque cela n'est pas précisé, les extraits d'entretiens sont issus de l'enquête initiale (1994-1995).

film, il y a donc à ce moment-là, pour eux, quelque chose d'émergent, d'incertain et de nouveau aussi, un peu comme à l'époque du départ de leurs parents. Ce même personnage conclut d'une manière assez fataliste, en comparant les deux époques :

*Pour vous aussi maintenant c'est nouveau, mais il n'y a pas le même espoir. Il y avait comme un immense espoir qui, il me semble, a disparu (J., extrait d'*Allers-retours à la terre*).*

Cette profonde différence entre les deux générations constitue l'une des interrogations du film. Aucun discours utopique ou de rupture n'émane chez les enfants de néo-ruraux rencontrés durant l'enquête, qui sont alors très peu, voire pas du tout politisés. En revanche, ils revendiquent la maîtrise d'un mode de vie spécifique : être libre de gérer son temps, éviter les rapports hiérarchiques et vivre près de la nature pour y fonder à leur tour une famille. De cette forme de morale émergent quelques principes partagés avec leurs parents : la redéfinition des liens familiaux (rejet du mariage, égalité entre hommes et femmes, liens privilégiés entre parents et enfants), la revendication générale de liberté, le refus de l'aliénation du travail. Il s'agit d'adopter et d'affirmer un mode de vie où les valeurs principales sont inversées, par rapport à la société urbaine et bourgeoise qu'ils ont choisie de quitter. Lors du tournage, nous souhaitons observer ce qui relève, dans leurs choix et leurs visions du monde, de leur socialisation néo-rurale, et sans doute ce qui provient de l'héritage familial au sens large, qui les dote pourtant d'un capital social et culturel relativement important, et qui ne reflète pas la

situation socioprofessionnelle et économique souvent modeste de leurs parents devenus néo-ruraux.

L'enquête et le film questionnent donc le devenir de cette utopie néo-rurale, vingt ans après l'apparition du mouvement dans les années 1970. Il s'agit d'observer le processus de transmission d'un moment particulier, entre la génération qui l'a provoqué et celle qui en a hérité, et de prendre la mesure d'un mot d'ordre aussi généreux et utopique que le rejet du travail et de l'argent pour déterminer si l'on peut parler d'une utopie réalisée. Le rapport au travail, ou plus précisément le rejet du travail, de la réussite et de la « carrière » : cette idée revient comme un leitmotiv dans les propos des enfants, tandis qu'ils terminent leurs études⁹ et vont s'engager dans la vie active. Cette thématique fait écho à un slogan emblématique de Mai-68 : « Ne pas perdre sa vie à la gagner ». Ce thème est le seul qui revêt, en fait, un caractère directement politique dans le film, car la question des rapports de genre n'y est pas véritablement traitée. Il est d'autant plus éclairant que si le travail apparaît comme une valeur rejetée, il continue cependant de structurer largement l'existence de la plupart des néo-ruraux.

Vivre et travailler dans le Limousin

L'enquête et le tournage du documentaire ont été réalisés au cours de deux saisons, en été et en hiver, dans deux territoires emblématiques du phénomène néo-rural : les Cévennes

9. Informatique, professorat d'anglais, et accompagnement équestre pour les principaux protagonistes.

et le Limousin, même s'il n'y a que ce dernier qui apparaît dans le film. Nous avons, en effet, préféré axer le film autour d'un réseau d'interconnaissances plutôt que d'un thème général traité à partir de portraits épars. Outre quelques séquences tournées à Paris avec des enfants de néos revenus y vivre, la plupart l'ont été dans le sud de la Creuse et à l'est de la Haute-Vienne. Cette zone, qui se situe sur les contreforts du plateau de Millevaches, a accueilli beaucoup de néo-ruraux dans les années 1970. C'est un pays de moyenne montagne (500-800 m d'altitude) au climat continental assez rude. Les paysages sont vallonnés, les forêts et les étendues d'eau s'y succèdent à perte de vue. Depuis la Seconde Guerre mondiale, l'industrie du sapin y a progressivement supplanté toute autre forme de production et a rendu la terre encore plus pauvre. Seules subsistent quelques exploitations d'ovins et de bovins (généralement des « broutards », jeunes veaux qui sont ensuite exportés vers l'Italie pour y être engraisés), ainsi qu'une petite industrie touristique tournant autour du Lac de Vassivière, immense étendue d'eau artificielle créée par EDF pour la réalisation d'un barrage hydroélectrique.

La Creuse est l'un des départements qui ont perdu le plus d'habitants lors de l'exode rural impulsé par l'ère industrielle, comme le raconte le célèbre ouvrage de Martin Nadaud¹⁰ : la moitié de sa population est partie entre 1850 et 1950. On compte aujourd'hui un nombre très important de résidences secondaires. Les grandes familles qui possèdent l'industrie forestière ont encore accentué cette désertification, en acquérant la plupart des exploitations agricoles pour y planter des sapins.

Aujourd'hui encore, malgré un regain récent d'installations dans la région, de nombreux villages ou hameaux y demeurent sinistrés : maisons à vendre, boutiques et cafés fermés, *turn-over* important chez les propriétaires de petits commerces (boulangeries et pharmacies). Si les années 2000 ont entraîné l'arrivée, dans le sillage du boom immobilier européen, d'un grand nombre d'Anglais attirés par les faibles prix de la pierre, la brutale dévaluation de la livre sterling à la fin de la même décennie a provoqué de nombreux départs, laissant des maisons à moitié rénovées et difficiles à revendre.

Au moment de l'enquête initiale, au milieu des années 1990, toutes les familles (ou du moins, les chefs de famille) durablement installées ont une activité professionnelle bien distincte. Beaucoup de néo-ruraux ont créé leur propre outil de travail, préservant ainsi leur indépendance et le fait de ne pas travailler pour un « patron ». Certains sont devenus artisans sans avoir de qualification technique. Le bâtiment est une activité importante, surtout dans le secteur de la rénovation, le bâti étant ancien et souvent en mauvais état. Ce secteur fonctionne de manière quasi-étanche : les « néos » font appel à des artisans « néos ». Un marché du bâtiment spécifique s'est ainsi constitué avec la rencontre de compétences et de goûts particuliers partagés par les artisans et les clients néo-ruraux [Perrenoud 2008], s'opposant en tous points à ceux des ruraux : goût pour l'ancien rénové selon des critères

10. Nadaud, Martin, 1895, *Mémoires de Léonard, ancien garçon maçon*. Bourgneuf, A. Duboueix, Imprimeur-libraire.

« bohèmes » d'un côté, et préférence pour la construction neuve et moderne de l'autre. À la volonté d'affirmer une forme d'embourgeoisement chez les ruraux [Laferté 2016] s'oppose le détachement ou le rejet de l'ostentation matérielle des néos, caractérisée par un style domestique propre où domine la simplicité, voire le dénuement.

Quelques-uns ont réussi à créer et à imposer de nouvelles formes de production rurale : l'un des personnages du film (l'ancien établi) a fondé une petite entreprise de confitures qui lui permet de vivre correctement et de satisfaire sa passion pour les grandes randonnées. Jonglant habilement avec les contraintes et les opportunités, il commercialise ses produits en vente directe tout en bénéficiant du statut d'agriculteur, évitant ainsi la tenue fastidieuse d'une comptabilité. Certains, mais ils sont assez rares, font des fromages de chèvre, une activité qu'ils ont revalorisée et professionnalisée et qui n'était jadis, pour les ruraux, qu'une activité d'appoint pour les femmes. La plupart pratiquent aussi une forme de « travail-à-côté » [Weber 1989], notamment la cueillette des champignons, en particulier des cèpes, très abondants dans les massifs forestiers du Limousin. Une activité lucrative, hors de tout contrôle étatique – et notamment fiscal –, sans horaires ni contraintes, et qui se pratique seul, dans les bois, avec un simple panier.

L'industrie forestière, exigeante en main-d'œuvre, constitue une autre source importante de revenus, avec l'élagage des sapins de Douglas ou la plante de jeunes pousses. Certains néos n'ont pas d'activité fixe et sont donc disponibles pour ces économies locales

incapables d'embaucher des personnels à l'année. Ils constituent en quelque sorte des « intermittents » du monde rural. Le revenu minimum d'insertion (ancêtre du revenu de solidarité active) tient alors souvent lieu d'assurance-chômage, permettant une continuité des ressources autour de laquelle ils « bricolent » en fonction des opportunités. Plus ponctuellement, les néos appartenant à notre groupe d'enquêtés ont des « plans », comme travailler sur un chantier à Paris, sur un décor d'un film ou d'un spectacle vivant, voire un chantier à l'étranger. Des jobs intenses, excitants et bien payés, parfois en liquide. Ainsi, j'ai régulièrement entendu le récit épique de tel gros chantier de construction au Maroc ou des infrastructures des Jeux olympiques d'hiver à Albertville.

Changer la vie ou changer sa vie

Cette description du contexte ethnographique dans lequel s'est déroulée l'enquête laisse déjà entrevoir quelques paradoxes. Ainsi, si le travail est une valeur quasi-unaniment rejetée, il structure en réalité le quotidien et la vie de la plupart de ces familles. Le film traduit cette situation, notamment décrivant les rôles professionnels au sein des familles. L'autre paradoxe concerne l'utopie de l'égalité au sein de la famille, qui laisse place à une répartition genrée des fonctions. Le film est construit autour de quelques familles liées entre elles et révèle des figures de proue masculines : les pères, les maris. Ce sont principalement eux qui, dans *Allers-retours à la terre*, incarnent et racontent cette utopie, à travers leur trajectoire personnelle et aussi leur métier. Parmi

les enfants, les plus jeunes, encore adolescents, n'ont la plupart du temps rien à dire sur leur « expérience » néo-rurale : ils ont grandi là, c'est tout. Les autres, ces jeunes adultes qui constituent les personnages centraux du film, semblent constamment en retrait, et même dans l'ombre de leurs parents et en particulier de leurs pères. Leur situation à ce moment est marquée par l'incertitude de la fin des études et sur le lieu de résidence qu'ils choisiront (rural ou urbain).

Par ailleurs, le film montre le décalage entre le projet utopiste et les difficultés de vie (notamment matérielles) qui préoccupent beaucoup ces néo-ruraux. Enfin, le film relativise la prééminence de l'engagement militant dans ces parcours de vie. Les grands discours qui ont accompagné l'élan utopique post-Mai-68, de type révolutionnaire ou hippie, ne sont évoqués qu'en lien avec leur jeunesse et avec le contexte de leur arrivée. Le militantisme ou l'engagement n'ont finalement alors plus aucune place dans l'existence des enquêtés, y compris ceux rencontrés dans les Cévennes. Si ces engagements ont eu, dans la trajectoire de certains, des incidences biographiques fortes [Pagis 2014], les conduisant notamment à opérer des ruptures et à s'installer à la campagne, pour d'autres le choix de s'installer n'apparaît pas du tout, *a posteriori*, comme lié à un quelconque « engagement » :

On n'était pas attiré par les communautés... Il y avait comme un élan, mais nous on est partis seuls, sans savoir qu'on allait rencontrer des gens ici... Et puis on a vu qu'il y avait un tas de gens, en fait, un réseau (D., extrait d'*Allers-retours à la terre*).

Partis très jeunes (à peine sortis de l'adolescence pour certains), ces néos ont fondé ou venaient de fonder une famille, construit leur maison et réinventé leur identité professionnelle. En 1994, les communautés se sont depuis longtemps dispersées et beaucoup des premiers arrivants sont repartis. La majorité des personnes se sont d'ailleurs installées en couples. Certains, après une séparation, ont vu l'un des deux repartir à Paris ; des couples se sont reformés avec d'autres membres de couples séparés. L'engagement idéologique et politique, qui ne concernait déjà qu'une minorité d'entre eux au départ, n'apparaît donc quasiment jamais dans les propos des enquêtés. Ils paraissent peu intéressés par ce qui se passe localement, excepté leur réseau d'amis néos.

Le film semble pourtant s'accrocher à un propos strictement politique, cherchant à interroger les enquêtés sur leur rapport au travail ou sur l'idéologie qui les a poussés à partir, quand tout, dans les images et dans la trajectoire des personnages, converge vers des questions plus triviales sur la famille, sur le couple, le vieillissement, voire sur les rapports avec les « locaux »... L'un des enjeux de ce réexamen est de comprendre pourquoi cette lecture « politique » s'impose néanmoins dans la plupart des travaux sur le néo-ruralisme des années 1970. Le discours idéologique et politique, associé aux néos, révèle surtout les propres préoccupations du chercheur. Il convient dès lors de s'interroger, au-delà même de la revisite de ce terrain particulier, sur la tendance des sociologues, dont moi, à « enchanter » un terrain d'enquête dont le choix et les contours sont dictés par leurs propres représentations, voire leurs fantasmes.

Ce n'est qu'assez récemment que les recherches sur le néo-ruralisme ont cessé de prendre systématiquement la question de l'utopie comme angle d'attaque¹¹. L'approche par la profession [Perrenoud 2008], ainsi que par la question des circuits-courts ou l'agriculture biologique par exemple [Maurines *voir dans ce numéro* ; Pruvost 2013 ; Paranthoën 2014 ; Slamak 2014], contribuent à dépasser cette forme de surinterprétation de la dimension idéologique dans la démarche néo-rurale. Trois géographes de l'Université de Limoges [Richard, Dellier et Tommasi 2014] ont étudié dans la même région – le plateau de Millevaches – le processus de gentrification rurale, parlant d'« altergentrifieurs ». Ils abordent cette population comme n'importe quelle autre population de migrants, à partir d'éléments concrets : niveau scolaire, catégorie socio-professionnelle ou situation économique. La plupart des néo-ruraux des années 1970-80 appartiennent en effet à la génération qui a bénéficié de la démocratisation scolaire et leur situation économique ne reflète pas toujours, loin s'en faut, le capital social et culturel qu'ils possèdent.

Dans les enquêtes citées, les néo-ruraux ne sont pas appréhendés en tant que représentants emblématiques d'un mouvement, mais comme agents économiques et sociaux pris dans des logiques plus vastes. En dépit de leur hétérogénéité sociale, ils apparaissent finalement assez semblables à d'autres couches moyennes qui, en quête d'une vie différente et meilleure, s'engagent dans des processus de déplacement spatial, voire social. C'est notamment le cas de certaines expériences initialement considérées comme alternatives mais qui ne le sont plus,

comme la gentrification de certains quartiers populaires par une population d'intellectuels des couches moyennes (artistes, enseignants, professions culturelles intermédiaires, techniciens du spectacle) revendiquant un attachement à la mixité sociale et un certain goût pour la diversité [Tissot 2011].

Retour sur le terrain

Cette revisite (2013-2014) est marquée, je l'ai dit, par le fait que les néo-ruraux ont fini par constituer localement une force importante et prendre la tête de certaines mairies. C'est particulièrement le cas dans cette petite partie de la Creuse où a été menée l'enquête. Dans l'une des communes du plateau de Millevaches où le film a été tourné, le nouveau maire est un Parisien arrivé ici dans les années 2000. C'est d'ailleurs moi qui lui ai fait connaître cette région et ses habitants. « On a réussi à virer les locaux de la mairie ! », a lâché un pionnier parmi les migrants de la commune, qui avait particulièrement souffert de l'hostilité des habitants à l'époque de son installation dans les années 1970.

Remplacer le pouvoir en place n'a pourtant jamais été un projet, bien que l'idée de le renverser ou de le subvertir fasse partie du répertoire symbolique des mouvements alternatifs. Mais il ne s'agit pas là d'une manifestation ou d'une occupation momentanée, ni d'une jacquerie. La mairie est tout simplement le premier échelon de l'appareil administratif et offre au maire un mandat de six

11. Voir notamment Bernard Lacroix [1981] ou Laurent Quéro [2008].

ans. Cette entrée des néos à la mairie ne marque donc pas seulement le renversement de la majorité démographique entre locaux et migrants : elle consacre leur place dans la société et les institutions locales. Les géographes de l'Université de Limoges, dont les recherches portent également sur le plateau de Millevaches, ont constaté lors des dernières élections municipales une « crispation autour d'une ligne de fracture exprimée par de nombreux candidats et électeurs entre "néos" et locaux » [Richard, Dellier et Tommasi 2014]. Cette ligne de fracture est notamment symbolisée par un manifeste présentant une nouvelle vision de la montagne limousine¹², avec une vision « écologisante », englobant les aspects environnementaux, sociaux et économiques. La cristallisation de ce discours et sa mobilisation lors de la campagne municipale auraient largement participé à l'éviction de certains maires pourtant favorables aux nouveaux habitants.

La situation a donc bien changé : la minorité qui cherchait à préserver son mode de vie alternatif et sa liberté, face à un monde rural perçu comme formant un discours hégémonique dominant, qui contrôle le pouvoir politique et économique, est devenue une force concurrente. Importante en nombre, elle est également visible par son activisme culturel et social, cherchant à recréer localement une offre à même de combler le vide dans lequel avaient vécu les pionniers. Les années 2000 sont marquées par l'arrivée de nouvelles générations de « migrants » : un ensemble de gens bigarrés, souvent plus diplômés et plus âgés que les pionniers des années 1970. Certains de leurs enfants, comme les personnages du film, sont également revenus vivre ici. Ils sont

parfois déjà bien engagés dans des carrières professionnelles que l'installation à la campagne ne vient plus interrompre (contrairement à leurs parents), mais prolonger. Des cafés, des boutiques, des salles de spectacle et des événements artistiques plus nombreux affirment la présence d'une population néo-rurale conséquente, très diverse sur le plan sociologique et générationnel, mais partageant un certain nombre d'intérêts et de positions politiques et morales. Les goûts et les références des néo-ruraux ont acquis dans certaines zones rurales une place importante : par la diffusion de la culture et les modes de consommation (musique, alimentation...) ; mais aussi par l'école, après lui avoir longtemps tourné le dos. Lente et progressive, cette évolution est devenue impossible à ignorer. Même si elle ne concerne que de petites communes rurales isolées, cette recomposition inédite des rapports de forces introduit une dimension profondément nouvelle. J'ai donc souhaité porter un regard débarrassé d'une forme d'idéalisme et plus attentif aux réalités concrètes qu'aux discours et aux constructions symboliques.

Depuis l'enquête initiale et le tournage il y a un peu plus de deux décennies, j'ai continué à entretenir des relations d'amitié avec ces familles et à les fréquenter dans la Creuse ou à Paris. J'ai mené des entretiens, le plus souvent informels, sans magnétophone. Ces longues discussions portent sur le fait de vivre en ville ou à la campagne, sur leurs relations

12. Voir le n° 46 (mars 2014) et le n° 47 (juin 2014) du trimestriel en ligne *IPNS* publié sur le plateau de Millevaches (<www.journal-ipns.org>).

avec les « vrais » ruraux, sur l'éducation des enfants et sur leurs relations avec leurs propres parents ou sur le rapport aux drogues et à l'addiction. J'ai également parlé longuement (plutôt qu'« interviewé ») avec d'autres personnes de ce réseau, mais qui vivent (ou revivent) à Paris, après un séjour dans le Limousin. Il s'agit principalement des enfants des premiers néo-ruraux, nés dans les années 1970. Les principaux sujets abordés portent sur les rapports entre hommes et femmes, l'éducation des enfants et les différences sociales qui peuvent exister, souvent masquées par un discours uniformisant.

Le retour à la terre : une affaire d'hommes ?

Dans *Allers-retours à la terre*, quelques personnages masculins sortent du lot. Ils ne sont pas seulement des hommes, mais surtout des pères. Si la trajectoire de plusieurs enfants de néo-ruraux constitue le « fil rouge » du film, celui-ci ne parvient pas véritablement à se consacrer à eux : ce sont leurs pères qui retiennent toute l'attention. Ce sont eux qui sont « partis » à la campagne¹³, ont provoqué cette rupture à la fois sociale et géographique et ainsi permis l'émergence d'un phénomène qui appartient à l'histoire des grands mouvements de césure politique, de bifurcation et autre *turning point* [Bessin, Bidart et Grossetti 2010]. Ces hommes, ces pères, rassemblent des qualités qui en font de véritables héros masculins. Âgés, en 1994, de 40 à 50 ans, avec leurs visages marqués par une vie au grand air et parfois dure, mais toujours porteurs de marques distinctives (cheveux longs, lunettes rondes ou ovales, tenue décontractée,

tutoiement spontané), ces hommes apparaissent comme les représentants vivants du phénomène des néo-ruraux et de la contre-culture des années 1970.

Avec le recul, il est évident que ces personnages masculins charismatiques ont suscité chez moi une forme d'admiration. Certains ont très bien su se mettre en scène, attirer la caméra tout en étant capables aussi de faire preuve d'humilité, ou de sortir des formules à la fois touchantes et drôles. Dans l'une des séquences fortes du film, Y., éleveur, dans la ferme où il a autrefois vécu en communauté, nous glisse, avec émotion et humour :

Mon fils, il va avoir affaire à un... comment on dit maintenant ? On ne dit plus directeur du personnel... on dit un... [il attend que je lui souffle le terme] un directeur des ressources humaines ?... Oui, c'est ça : il va avoir affaire à un directeur des ressources humaines ! J'en suis malade ! (Y., extrait d'*Allers-retours à la terre*).

Aussi à l'aise pour se raconter devant la caméra que pour placer leur corps dans le champ de celle-ci, ces hommes semblent en phase avec leur image et leur discours, assumant leur attachement à une idéologie utopique et romantique, mais aussi leurs échecs. La manière dont ils justifient leurs choix dans les entretiens (« on est partis », « moi je l'ai

13. Ce terme même de campagne révèle un certain rapport à la nature et à l'espace rural comme espace vide, plutôt que comme des territoires saturés de présence humaine, par l'action de l'homme sur l'espace, généralement invisible : ce terme n'est employé que par les néo-ruraux et les urbains [Chamboredon 1980 ; Mischi 2013].

vécu comme ça en tout cas ») alterne entre un « on » indéfini et un « je » assez individualiste. Ce n'est pas tant que leur point de vue se singularise ou s'impose par rapport à d'autres. En effet, le « je » et le « on » se confondent autour de ce « je » qui masque mal le caractère prépondérant, voire dominant de leur voix face à celles de leurs compagnes. Si certains de ces hommes mettent en avant la vie de famille, comme facteur important dans la décision de « partir », ils font plus rarement mention des choix ou des désirs de leurs compagnes, si ce n'est en les associant à leurs choix au moyen de « on » ou de « nous ». À l'époque du tournage, et donc dans le film, les mères parlent peu, ou pas du tout ; elles semblent s'effacer derrière la forte personnalité de leur compagnon (ou parfois ex-compagnon), et contemplent avec une bienveillance amusée la relation paternelle et amicale qui s'instaure assez vite entre eux et nous.

Les néo-ruraux rencontrés lors de cette enquête correspondent sur bien des points aux idées, voire aux clichés fréquemment associés au retour à la terre. Mais le rejet du patriarcat, qui est fréquemment mis en avant comme l'une des idées centrales de Mai-68 et du néo-ruralisme, semble, en revanche, devoir être abordé avec beaucoup plus de circonspection. La critique de la domination masculine au sein des mouvements politiques radicaux post-Mai-68, bien que présente dès le début, n'est devenue audible que récemment. La discrétion des femmes, ainsi que leur trajectoire personnelle beaucoup moins maîtrisée – et mise en scène – que celle des hommes, laissent penser que le néo-ruralisme a engendré le même type

d'inégalité et de marginalisation des femmes que la société patriarcale honnie et dénoncée à l'époque.

Ces femmes occupent bien une position subalterne : elles ne s'expriment guère sur leur choix et leurs motivations de « partir » à la campagne, et ne sont guère enclines à élaborer un propos général, distancié et cohérent sur cette expérience du retour à la terre. La seule qui se prononce sur cette vie rurale supposée idyllique, M., revenue vivre à Paris au bout de sept ans, a choqué d'autres protagonistes (masculins) du film qui l'ont trouvée « trop dure » lorsqu'elle évoque son passé néo-rural. Elle parle des conditions de vie très difficiles, vivant alors en couple avec deux enfants en très bas âge : « Au début pas d'eau chaude, au début pas d'eau, pas d'écoulement... la vie dure quoi ! ». La rupture, finalement temporaire, avec le monde dont ils étaient issus, s'est souvent traduite par un rejet ou un dédain vis-à-vis de la société de consommation et du confort. Pour son fils, qui a grandi dans la Creuse au début des années 1970, et vit aujourd'hui à quelques kilomètres de là où ses parents s'étaient installés, « ce projet, c'était celui de mon père. C'est comme s'il avait quelque chose à se prouver » (entretien avec A., 2014) ¹⁴. Sa mère est consciente du fait que, si elle s'est engagée volontiers dans ce projet à l'époque, ce n'était au départ pas

14. Dans un entretien au sujet de son enfance néo-rurale dans l'Aude, l'économiste Thomas Piketty (né lui aussi en 1971) confie : « Je n'ai aucun souvenir joyeux de cette période. [...]. Il faut dire que la difficulté de la vie quotidienne nous occupait complètement » [Linhart 2008 : 7].

le sien. Elle évoque aussi, dans le film, à quel point lui a manqué, en Creuse, de pouvoir faire quelque chose qui lui soit propre : « On me dit souvent que si je suis revenue, c'est que c'est un échec. Sept ans, quand même, c'est une expérience, ce n'est pas un échec » (M. in *Allers-retours à la terre*).

Cette femme est parvenue, en revenant à Paris, à retisser les fils d'une carrière professionnelle dans le secteur culturel, tout en élevant longtemps seule ses deux enfants. Elle fait partie de celles qui possèdent le capital culturel et scolaire pour parler de cette « expérience » de sept ans avec recul et subtilité, mais aussi avec sa propre subjectivité. D'autres femmes de néo-ruraux n'ont pas les atouts nécessaires à cette capacité réflexive. Mais n'auraient-elles pour autant rien à dire ? Certes, ma responsabilité en tant que chercheur et réalisateur entre ici en jeu. Pourquoi ne pas leur avoir donné la parole ? La plupart des femmes, à la fois mères et épouses, semblent n'avoir fait que suivre leur homme dans ce projet. Elles ont participé activement à la réalisation matérielle de cette aventure mais sans véritablement faire valoir de grands principes, où tout au moins sans avoir l'opportunité de l'exprimer. La seule qui, dans le film, parle et défend de manière appuyée l'action positive des « néos » et leurs apports à la Creuse est aussi celle qui tient le discours le plus virulent à l'encontre des « locaux », les Creusois (*voir infra*). Les autres femmes rencontrées au cours de cette enquête semblent avoir avant tout suivi leur mari, s'occupant surtout du quotidien (la cuisine, les enfants, le soin et dans certains cas la traite des animaux).

Parmi le réseau de personnes sur lequel j'ai continué à enquêter dans le Limousin, les filles (sœurs, cousines, amies) parlent plus aujourd'hui. C'est parfois un tout autre son de cloche qui se fait entendre, beaucoup moins angélique. Le propos même de ce film apparaît avec le recul comme éminemment masculin. La prépondérance des hommes dans l'énonciation du récit glorieux du retour à la terre fait ressortir l'étroitesse du champ d'expression et d'interprétation laissé à leurs compagnes comme à leurs enfants. La difficulté à aborder, dans le film, ces questions de genre, semble *a posteriori* comme une conséquence du dispositif méthodologique, l'enquête filmique excluant de fait l'anonymat. Le film pâtit également de l'inexpérience des réalisateurs et de la jeunesse des personnages principaux. Les enfants de néo-ruraux parlent alors très peu, ou pas du tout de ces rapports de genre, ou de la dureté de la vie quotidienne et nous ne les avons guère questionnés sur ces sujets.

Ruraux et « néos » : histoire d'une non-rencontre

Si le film demeure en grande partie aveugle vis-à-vis des questions de genre, il aborde en revanche de front une autre question problématique : les relations entre ruraux et néo-ruraux. Le décalage entre eux est immense. Comme le dit avec humour l'un des personnages du film : « La Creuse trie les cons, sans que l'on sache très bien s'il s'agit de ceux qui restent ou de ceux qui partent ». Les qualificatifs qui apparaissent dans le film pour qualifier les relations entre néos et locaux oscillent

généralement entre ignorance et mépris (« Il n'y avait rien ici quand nous sommes arrivés », « Je vais peut-être être méchante, mais quand on est arrivé ici, la Creuse était en train de se suicider »). Certains, plus nuancés, cherchent tout de même à expliquer ces profondes différences de manière plus historique ou sociologique : « Y a quand même un décalage, même après quinze ans, vingt ans, c'est pas le même rapport culturel du tout... ».

Les rapports entre ruraux et néo-ruraux n'ont guère fait l'objet de travaux. Les études rurales et le mouvement de retour à la terre semblaient ainsi deux réalités assez étanches l'une à l'autre, tant sur le terrain que dans les études universitaires. Lorsque je présente *Allers-retours à la terre* à un public en milieu rural (ou plutôt, devrais-je dire, un public néo-rural), les réactions fusent sur les relations, ou plutôt les non-relations qu'ils entretiennent avec les locaux. C'est ainsi le cas lors d'une projection-débat dans un lieu culturel associatif à Meisenthal (Moselle), en octobre 2015. Alors que j'évoque l'ignorance réciproque qui caractérise les rapports entre néos et ruraux, un dialogue assez vif s'instaure entre les participants :

- C'est vrai qu'on les a toujours pris pour des cons. Parce qu'ils regardent TFI, qu'ils achètent leur bouffe au supermarché, qu'ils chassent, qu'ils continuent à utiliser plein de pesticides... Et c'est vrai que souvent on n'est pas du tout d'accord avec eux, mais on n'est jamais allés les voir.
- Et pourquoi ce serait à nous d'aller les voir ?
- Parce que nous sommes venus chez eux. On ne leur a pas demandé le droit de s'installer ici, c'était chez eux.

Gentrification néo-rurale et attitude coloniale

Si les néo-ruraux aiment à se présenter comme alternatifs et résistant à un certain ordre moral et économique, ils se retrouvent pourtant souvent dans le monde rural dans une position dominante : niveau d'études supérieur, regard condescendant sur les pratiques sociales et culturelles des locaux (chasse, folklore, goûts culturels), blagues et rumeurs sur leur mode de vie, leurs pratiques sexuelles et maritales... Non que ces blagues et rumeurs n'aient pas leur équivalent chez les locaux, à propos des néos ; mais il est difficile de les renvoyer dos-à-dos sans en souligner la violence symbolique. Certains propos m'évoquent des situations, rencontrées sur le terrain en contexte colonial, lors de mes recherches en Nouvelle-Calédonie. S'il serait excessif de comparer la vague néo-rurale des années 1970 à une forme de colonisation de peuplement, celle-ci étant adossée à la force militaire d'un État, on se trouve néanmoins parfois face à des situations qui rappellent la notion de « colonialisme interne », évoquée par l'historien occitan Robert Lafont [1971]. Décrivant les différentes formes de gentrification à l'œuvre en Angleterre, le géographe anglais Martin Philipps [1993] parle quant à lui d'un processus de « colonisation de classe ». Cette expression forte trouve son sens dans des pratiques de gentrification diverses, et parfois nettement plus agressives que celles engendrées par les néo-ruraux. Ce sentiment d'être « colonisé » par une population urbaine et allochtone est néanmoins fréquemment exprimé par une population locale qui a conscience de la diversité des vagues de migration néo-rurale, et du contexte nouveau

que constitue le rééquilibrage démographique entre locaux et néos. Dans un texte très personnel qui raconte l'évolution de ces rapports, un agriculteur de la région Rhône-Alpes compare la situation de certains ruraux à celle des indiens d'Amérique [Naraych 2010]. Il exprime ainsi, avec amertume, ce sentiment d'être dépossédé de sa culture et de son histoire par une population mieux armée intellectuellement, qui prend peu à peu le pouvoir au sein des associations, des institutions culturelles et des écoles, et se prend même à redéfinir ce qu'est ou devrait être la culture rurale légitime.

Les trajectoires migrantes les plus souvent étudiées par les sciences sociales s'inscrivent dans la relation Nord-Sud, et ce sont généralement les migrants qui s'y trouvent en position dominée. Ici, au contraire, le peuplement allochtone se retrouve parfois dans une situation dominante. Les réflexions d'un migrant, issu du monde rural mais proche de la population néo-rurale parmi laquelle j'ai mené mon enquête dans la Creuse, dont il partage les goûts culturels et l'ouverture d'esprit, soulignent ce sentiment de négation des habitudes et des codes locaux :

« Chabatz d'entrar » : ça veut dire « finissez d'entrer », c'est une expression creusoise. Finissez d'entrer avant de vouloir dire, proposer, imposer vos idées. Les gens d'ici, par exemple, jamais ils ne perceraient une fenêtre chez eux dans un mur qui donne chez le voisin, alors que les « néos » peuvent le faire sans se poser de questions. Chez les locaux, ça ne se fait pas (entretien avec M., juin 2014).

L'espace domestique, qui symbolise l'investissement accru, au cours du XX^e siècle, de

la sphère du privé et de l'intime, constitue un angle mort des recherches sur les néo-ruraux. Celles-ci se sont principalement concentrées jusqu'ici sur les aspects idéologiques du retour à la terre, puis plus récemment sur les modes de production, principalement dans le domaine agricole. La dénonciation et le rejet idéologique du monde petit-bourgeois par les néo-ruraux, dont une partie en est pourtant directement issue, a longtemps éclipsé les formes de continuité qui existent entre les deux : d'abord sur le plan de l'espace domestique donc, avec l'importance accordée à la maison ; mais aussi sur la forme familiale elle-même, avec le maintien fréquent d'un modèle familial patriarcal *soft*. Comme dans les nombreux travaux sur la gentrification des quartiers populaires de banlieue, la stratégie immobilière, qui trouve sa réalisation dans l'achat et la rénovation d'une maison, occupe ici une place centrale.

Il serait néanmoins caricatural de résumer la diversité des expériences et des situations rencontrées sous l'angle d'un rapport colonial, ou même selon la perspective de la gentrification. Des relations extrêmement variées se sont instaurées selon les métiers pratiqués par les migrants. L'un de nos enquêtés sur le plateau de Millevaches a toujours entretenu de bonnes relations avec ses voisins, éleveurs comme lui. Les frères L. avaient près de 80 ans, comme leur ouvrier agricole, avec qui ils avaient fait la guerre et été prisonniers en Allemagne. Leur petite ferme était basée sur le modèle traditionnel de la polyculture élevage. Il les évoquait toujours avec tendresse et lui arrivait souvent de travailler avec eux, selon des logiques d'entraide rurale, notamment au moment des moissons.

Malgré sa diversité, la population néo-rurale constitue un ensemble clairement identifié. L'opposition, sur le plan social et moral notamment, avec les « locaux » (autre population variée, mais tout aussi identifiable) a largement contribué à la construction de cet ensemble en apparence cohérent¹⁵. La supériorité des néo-ruraux s'étend sur le terrain même des locaux, car ils sont parfois à même de s'inscrire aussi comme dominants dans le domaine de la culture locale. Certains, parmi les artisans notamment, ont capté des formes d'héritage autochtone, en s'initiant à des savoirs anciens parfois complètement abandonnés par les locaux comme les techniques de maçonnerie en pierres sèches. Alors que les Creusois cherchent à promouvoir une authenticité de type rustique, les artisans néo-ruraux possèdent souvent plus de ressources culturelles et scolaires pour mobiliser la tradition architecturale locale dans leurs chantiers de maçonnerie, par l'observation du bâti ancien et la lecture d'ouvrages anciens spécialisés.

Examiner les profondes différences sociales, « culturelles » et économiques qui existent entre ruraux et néo-ruraux conduit ainsi à une nécessaire révision des constructions mythiques (dans le sens de Roland Barthes) élaborées par les néos. La question de l'école, qui recoupe le fil rouge du film – les enfants de néo-ruraux – apparaît notamment comme un lieu privilégié de cette confrontation qui a tout, sinon d'une situation coloniale, du moins d'un affrontement de classes. En effet, même si les néo-ruraux se retrouvent paysans ou artisans avec des revenus modestes, leurs origines sociales souvent bourgeoises ou petites bourgeoises, et leur capital culturel certifié le plus souvent par des diplômes, les éloignent significativement des locaux aux origines plus populaires

et au capital culturel bien plus limité. Cette distance culturelle et sociale apparaît crûment à partir de l'adolescence, lorsque commencent à émerger des goûts et des pratiques fortement différenciés entre les enfants de néos et les jeunes ruraux, ces « gars du coin » décrits avec finesse et empathie par Nicolas Renahy [2005].

Ce qui continue de caractériser les rapports entre ruraux et néo-ruraux aujourd'hui s'apparente donc à une non-rencontre. La question n'est abordée dans le film qu'à partir du point de vue des néo-ruraux. Sans prétendre la traiter ici de manière exhaustive, car n'ayant pas du tout assez enquêté sur les Creusois, trois aspects me semblent essentiels pour comprendre les ressorts et les implications de ce que je qualifierais de « rejet réciproque » : les discours qui caractérisent socialement et culturellement les Creusois, les stratégies résidentielles et immobilières et, enfin, la redéfinition des enjeux locaux perçus comme « importants » (environnement, économie, activités culturelles). Par-delà les différentes formes de rupture que les néo-ruraux revendiquent (sociale, économique) et le relatif déclassement qu'ils ont choisi de subir, ils continuent d'appartenir à l'univers des dominants, ne serait-ce que sur le plan intellectuel et culturel. Il est donc inexact de considérer les trajectoires des familles néo-rurales sous le seul angle du « déclassement » [Peugny 2010] car ils demeurent bien souvent (ou redeviennent), localement, des dominants.

15. L'opposition entre natifs et néos est d'ailleurs considérée comme « d'un simplisme effrayant » par certains néos actifs dans le secteur économique et socio-culturel [Lulek 2014].

Plutôt que comme des « déclassés », comme le suggérait jadis le sociologue Bernard Lacroix [1981], je pense qu'il faut considérer les néo-ruraux comme des « déplacés ». Ce sont pour la plupart des déclassés volontaires, qui assument et revendiquent leur trajectoire, et non des migrants économiques. On peut même se demander si leur départ à la campagne n'a pas dans une certaine mesure permis le maintien ou la réalisation d'une condition bourgeoise (ou petite-bourgeoise) impossible en ville. Un parallèle intéressant existe ici avec l'analyse de la gentrification des banlieues que propose Anaïs Collet [2015]. Pour elle, l'installation des couches moyennes intellectuelles dans certains quartiers populaires des environs de Paris et de Lyon est avant tout une manière de « rester bourgeois », faisant de ces quartiers de « nouveaux chantiers de la distinction ». Dans les deux cas, nous sommes en présence d'une population se définissant volontiers comme « marginale » et en rupture, mais dont nombre d'indicateurs soulignent au contraire l'appartenance à la catégorie des « héritiers » [Wittersheim 2016]. Dans une situation de crise, où les possibilités d'ascension ou de maintien à un certain niveau social sont menacées, ce choix résidentiel fort, qui implique des renoncements au niveau professionnel, les propulse dans un monde où leurs différentes formes de capital (social, culturel, économique) sont soudain fortement revalorisées. Ceci les conduit à devenir, et à tout le moins d'être perçus, comme des « bourgeois » par les locaux.

Conclusion

Le réexamen de cette enquête s'est appuyé sur une longue fréquentation du terrain postérieure au tournage du film. J'ai continué à

rencontrer régulièrement ces personnes avec qui j'entretenais, dès cette époque, des relations amicales. L'enquête s'est donc prolongée de manière informelle, mais sur plus de vingt ans. Il s'agit donc d'une réflexion fondée sur la longue durée et non d'une revisite, un retour au sens strict à un moment précis, ou d'un simple réexamen ethnographique, qui repose uniquement, selon Burawoy [2010 : 296] sur une relecture des données de l'enquête initiale. Cependant, le film, parce qu'il représente au même titre qu'un livre un travail fini, daté, contribue à figer une image, un moment. En outre, cette image repose sur des images au sens propre : le documentaire souligne, nettement plus qu'un travail de recherche classique, l'effet du temps sur les gens et sur les lieux.

Dans une enquête ethnographique et surtout filmique, certaines prises de parole s'imposent. Un film souligne encore plus crûment les parti-pris du réalisateur. Une ethnographie longue et patiente montre pourtant que les gens qui parlent le plus ou le mieux, ne sont pas les seuls à avoir des choses à dire. Ceci amène à questionner sur la place incontournable qu'occupe aujourd'hui l'entretien ethnographique dans les sciences sociales contemporaines [Beaud 1996] par rapport à d'autres outils d'enquête, comme les entretiens informels [Brunetaux et Lanzarini 1998] et l'observation participante. Les héros masculins qui habitent le film ont perdu de leur caractère fascinant. Les non-dits ou les carences de l'enquête évoqués plus haut (les relations avec les ruraux et les rapports de genre, auxquels il faudrait ajouter la question de l'héritage) sont les questions qui m'apparaissent au contraire aujourd'hui dignes d'intérêt, et à même de

souligner les contradictions et décalages entre les pratiques et les discours. Le temps a donc transformé mon regard sur le film, mais aussi sur la réalité qu'il prétendait saisir. C'est pour cela que je n'ai jamais pu finaliser le projet de suite auquel nous avions pensé, et sur lequel j'étais en désaccord avec le coréalisateur, David Quesemond. Poursuivre ce que je considérais comme une forme de construction hagiographique me semblait inconcevable ; tout autant que l'idée de réaliser un film qui prendrait le contrepied de l'enquête initiale et soulignerait l'envers du décor que je n'avais pas su ou voulu voir à l'époque.

Allers-retours à la terre cherchait avant tout à montrer ce qu'étaient devenus les néo-ruraux, deux décennies après. Ce film sur le mouvement néo-rural est devenu ancien lui-même et sa revisite bouscule notre représentation du retour à la terre. La dimension idéaliste initiale en devient presque anecdotique, face à la profondeur des expériences familiales et sociales néo-rurales. Celles-ci s'étalent sur près d'un demi-siècle parfois et se réinscrivent dans des logiques avec lesquelles elles avaient pourtant voulu rompre : le patriarcat, le travail, et l'héritage au sens large. Parler de « mouvement » néo-rural est déjà une forme d'essentialisation de réalités très diverses. De même, le terme de « retour » est impropre car la plupart des néo-ruraux n'avaient pas vécu à la campagne auparavant et n'y avaient souvent même aucune attache familiale. L'épaisseur des vies prend en quelque sorte le pas, dans l'enquête ethnographique de très longue durée, sur l'idéologie ou sur l'utopie. Ces deux expressions de l'imaginaire social n'en

sont pas absentes, mais constamment redéfinies au sein de chaque génération. L'utopie et les aléas tragi-comiques du « retour » à la terre sont ainsi toujours considérés aujourd'hui comme des éléments biographiques fondateurs par tous les enfants de néo-ruraux, qu'ils s'inscrivent ou non dans la continuité du projet de leurs parents.

Le film cède trop à l'idéalisme entourant la question néo-rurale, qui formerait une réalité distincte et autonome, parcourue de valeurs et d'expériences communes, et auréolée d'une image bienveillante et positive. Par certains aspects, ce qui m'est initialement apparu comme une des rares utopies issues de Mai-68 à avoir abouti, m'a tout à coup rappelé, lors de ce travail de revisite, certains aspects particulièrement déplaisants des discours tenus dans des situations de colonisation. Qu'est-ce qui a changé, dans le regard porté sur ce terrain, ou dans ce terrain lui-même ? L'idéologie initiale, revendiquée par adhésion ou par opposition à un ordre social contesté, s'efface au profit des réalités et des situations sociales lorsque celles-ci sont réinsérées dans le temps long des trajectoires familiales. À l'image des conflits, qui constituent, pour l'anthropologie politique classique, un élément central de renouvellement des sociétés, les ruptures comme celles qu'ont provoquées les néos permettent au contraire à un groupe social de se régénérer. Comme dans la célèbre distinction opérée par Max Gluckman [1963] au sujet des conflits tribaux, le néo-ruralisme apparaît donc *a posteriori* plus comme une forme de rébellion, qui conteste le pouvoir pour mieux l'aider à se reproduire, que comme une révolution [Ciavolella et Wittersheim 2016].

Bibliographie

- Beaud, Stéphane** — 1996, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique» », *Politix* 35 (9) : 226-257.
- Bessin, Marc, Claire Bidart et Michel Grossetti (dir.)** — 2010, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et aux événements*. Paris, Éditions La Découverte.
- Bruneteaux, Patrick et Corinne Lanzarini** — 1998, « Les entretiens informels », *Sociétés contemporaines* 1 (30) : 157-180.
- Burawoy, Michael** — 2010, « Revisiter les terrains. Esquisse d'une ethnographie réflexive », in D. Cefaï (dir.), *L'Enquête de terrain*. Paris, Éditions de l'EHESS : 312-13.
- Chamboredon, Jean-Claude** — 1980, « Les usages urbains de l'espace rural : du moyen de production au lieu de récréation », *Revue française de sociologie* 1 (21) : 97-119.
- Ciavolella, Riccardo et Éric Wittersheim** — 2016, *Introduction à l'anthropologie du politique*. Louvain-la-Neuve, De Boeck (« Ouvertures politiques »).
- Collet, Anaïs** — 2015, *Rester bourgeois. Les quartiers populaires, nouveaux chantiers de la distinction*. Paris, Éditions La Découverte.
- Cornu, Pierre et Jean-Luc Mayaud** — 2008, *Au nom de la terre. Agrarisme et agrariens, en France et en Europe, du XIX^e siècle à nos jours*, Actes du 23^e colloque de l'Association des ruralistes français. Paris, Boutique de l'histoire éditions (« Mondes ruraux contemporains »).
- Gluckman, Max** — 1963, *Order and Rebellion in Tribal Africa : Collected Essays*. London, Cohen and West.
- Lacroix, Bernard** — 1981, *L'Utopie communautaire. Histoire sociale d'une révolte*. Paris, Presses universitaires de France (« Sociologie d'aujourd'hui »).
- Laferté, Gilles** — 2016, « Ferme, pavillon ou maison de campagne. Les formes résidentielles de l'embourgeoisement agricole », *Actes de la recherche en sciences sociales* 215 : 16-32.
- Lafont, Robert** — 1971, *Décoloniser la France. Les régions face à l'Europe*. Paris, Gallimard (« Idées actuelles »).
- Léger, Danièle et Bertrand Hervieu** — 1979, *Le retour à la nature. « Au fond de la forêt... l'État »*. Paris, Le Seuil (« Espacements »).
- Linhardt, Virginie** — 2008, *Le jour où mon père s'est tu*. Paris, Le Seuil.
- Lulek, Michel** — 2014, « Néo et Natif sont sur un plateau. L'un tombe à l'eau. Que reste-t-il ? Une école qui ferme », *IPNS* 47, juin (<<https://www.journal-ipns.org/les-numeros/n-47-juin-2014/neo-et-natif-sont-sur-un-plateau-l-un-tombe-a-l-eau-que-reste-t-il-une-ecole-qui-ferme>>).
- Mischi, Julian (dir.)** — 2013, *Campagnes populaires. Campagnes bourgeoises*. Agone 51.
- Nadaud, Martin** — 1982 [1895], *Léonard, maçon de la Creuse*. Paris, La Découverte.
- Naraych, Léonard** — 2010, « La Bataille des campagnes » (<<https://blogs.mediapart.fr/edition/les-invites-de-mediapart/article/270510/la-bataille-des-campagnes>>).
- Pagis, Julie** — 2014, *Mai 68 : un pavé dans leur histoire*. Paris, Presses de Sciences-Po (« Sociétés en mouvement »).
- Paranthoën, Jean-Baptiste** — 2014, « Déplacement social et entrées en agriculture. Carrières croisées de deux jeunes urbains devenus maraîchers », *Sociétés contemporaines* 96 (4) : 51-76.
- Perrenoud, Marc** — 2008, « Les artisans de la "gentrification rurale" : trois manières d'être maçon dans les Hautes-Corbières », *Sociétés contemporaines* 71 (3) : 95-115.
- Peugny, Camille (dir.)** — 2010, *La montée du déclassé*. Paris, La Documentation française (« Problèmes politiques et sociaux »).
- Philipps, Martin** — 1993, « Rural Gentrification and the Processes of Class Colonisation », *Journal of Rural Studies* 2 (9) : 123-40.
- Pruvost, Geneviève** — 2013, « L'alternative écologique. Vivre et travailler autrement », *Terrain* 60 : 36-55.
- Quero, Laurent** — 2008, « L'utopie communautaire », in P. Artières et M. Zancarini-Fournel (dir.), *Une histoire collective 1962-1981*. Paris, La Découverte : 528-532.
- Renahy, Nicolas** — 2005, *Les Gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*. Paris, La Découverte (« Textes à l'appui/enquêtes de terrain »).
- Richard, Frédéric, Julien Dellier et Greta Tommasi** — 2014, « Migration, environnement et gentrification rurale en montagne limousine », *Journal of*

Alpine Research / Revue de géographie alpine 102 (3) (<https://rga.revues.org/2525>).

Rouvière, Catherine — 2016, *Retourner à la terre. L'utopie néo-rurale en Ardèche depuis les années 1960*. Rennes, Presses universitaires de Rennes (« Histoire »).

Slamak, Madlyne — 2014, *Un engagement par le travail ? Enquête sur les maraîchers biologiques des Alpes-Maritimes*. Thèse de doctorat en sociologie. Paris, EHESS.

Tissot, Sylvie — 2011, *De bons voisins. Enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste*. Paris, Raisons d'agir (« Cours et travaux »).

Van de Velde, Cécile — 2015, *Sociologie des âges de la vie*. Paris, Armand Colin (« 128 »).

Weber, Florence — 1989, *Le travail à côté. Étude d'ethnographie ouvrière*. Paris, Éditions de l'EHESS/Inra.

Wittersheim, Éric — 2016, « Les héritiers 2.0 : mixité sociale et gentrification urbaine », *Revue française de science politique* 6 (66) : 991-1001.

Résumé

Éric Wittersheim, *Filmer l'utopie ? Retour sur Allers-retours à la terre*

Cet article revient sur la réalisation, il y a vingt ans, d'un documentaire consacré à plusieurs familles de néo-ruraux installées dans la Creuse. *Allers-retours à la terre* est un film qui traite de la transmission, à travers les trajectoires sociales des enfants de ces néo-ruraux qui accédaient alors à l'âge adulte. Vingt ans après, l'évolution du regard sur le legs idéologique des utopies inspirées par Mai-68, ainsi que l'évolution de mon propre regard de chercheur, m'invitent à réexaminer ce film et l'enquête qui l'a nourri, guidé par les propositions stimulantes du concept de « revisite ethnographique ».

Mots clés

Creuse, Limousin, campagne, communautés, film ethnographique, héritage, néo-ruralisme, rapports de genre, retour à la terre, trajectoires sociales, transmission, utopie

Abstract

Éric Wittersheim, *Filming Utopia? A return to Back and Forth to the Land*

This article addresses the production of a documentary film twenty years ago that focused on several families in the Creuse department who had embraced counter-urbanization. *Back and Forth to the Land* is a film about intergenerational transmission. It follows the social life of children born to people who had moved from the city to the countryside as they enter adulthood. Twenty years later, changes in the way we view the ideological legacy of the utopias inspired by May 1968, as well as the evolution of my own perspective as a researcher, encouraged me to re-examine this film and the investigation behind it, driven by the stimulating possibilities found in the concept of an "ethnographic revisit".

Keywords

Creuse, Limousin, countryside, communes, ethnographic film, legacy, counter-urbanization, gender relations, return to the land, social trajectories, transmission, utopia